

# « Ça le fait ! Ethnographie du Développement Culturel et du Développement Durable »

Armelle et Emmanuel Paris

Emmanuel Paris, Sciences de l'Information et de la Communication, Université Paris 13, LabSIC, [paris@sic.univ-paris13.fr](mailto:paris@sic.univ-paris13.fr) ; Armelle Paris, enquêtrice, [armelle.paris@gmail.com](mailto:armelle.paris@gmail.com).

Nos recherches portent sur les politiques de sensibilisation au développement durable en France ces dernières années. Nous analysons en particulier les controverses à propos de « la volonté de bien faire ».

## **INTRODUCTION :**

« *Ça le fait !* ». Nous entendons cette affirmation régulièrement durant notre enquête de terrain au sein de l'« association des chevaliers du comté de Boulogne » – collectif de passionnés du Moyen-Âge habitant principalement Boulogne-sur-mer (62) et ses alentours. Ce slogan résonne à nos oreilles comme un acte militant ; la conviction que, malgré leur anticonformisme du point de vue des « experts », le costume porté, la prestation réalisée, sont à la juste mesure des ressources dont dispose la personne à ce moment de la réalisation de sa passion. « Ça le fait ! » symbolise un phénomène typique à nos yeux de la politique du développement. C'est l'expression d'une personne, qui non seulement ne se reconnaît pas dans le profil type qu'on lui demande de devenir au nom des canons de cette politique, mais de surcroît affirme que ce qu'elle fait a plus de sens que le mode d'emploi proposé par un planificateur du développement. Cette scansion nous apparaît caractéristique de la culture de l'évaluation, façon de se positionner dans un projet de développement qui à la fois rassemble et sépare les acteurs. Nous nous saisissons des questions posées dans ce colloque à propos du développement culturel (que nous nommerons DC) et du développement durable (DD) en posant en deux temps la problématique suivante. D'abord, en considérant que DC et DD reposent fondamentalement sur une même idéologie ; celle dite de « développement », entendue comme le changement nécessaire pour accéder à la société parfaite. Nous posons l'hypothèse selon laquelle la mise en oeuvre des modalités politiques, culturelles et sociales définies au nom de cet idéal butte sur deux difficultés majeures, celle d'articuler le « global » et le « local », celle aussi de s'entendre sur ce qui relève de la « bonne pratique ». Pour atteindre ces objectifs, les théoriciens du développement affirment qu'il faut inaugurer une nouvelle forme de gouvernance, dans laquelle la démarche participative est centrale. Cette démarche consiste à faire participer les communautés « locales » au processus de conception, ainsi qu'à les impliquer dans la réalisation des décisions prises. La finalité ultime est donc qu'objectifs et moyens requis

pour le changement général soient « justes », c'est-à-dire à la mesure des situations vécues concrètement par les individus, à l'écoute de leurs aspirations les plus profondes (pour le DD, voir Jolivet, 2001 ; pour le DC, voir Poirrier, 2002). Or, des spécialistes de la communication (Breton, 1992), des philosophes de la technique (Feenberg, 2004), des chercheurs en sciences politiques (Graz, 2004), insistent sur le caractère illusoire de cette nouvelle gouvernance. Pour eux en effet, le développement relève avant tout d'un régime technocratique, une organisation sociale « descendante », dans laquelle un premier collègue d'experts est chargé d'aider les décideurs à définir les modalités du « bon » changement, un second collègue d'experts doit quant à lui guider au mieux les décideurs pour qu'ils communiquent efficacement et persuadent la population de changer en fonction de ces modalités. Ajoutons que des études de cas pointent régulièrement les limites du processus « remontant » : la prise en compte du point de vue des individus, des communautés locales, de la société civile par les experts et les décideurs est parcimonieuse, car ces considérations ne leur apparaissent pas opérationnelles dans le cadre d'une pensée « stratégique » (Blondiaux, Marcou et Rangeon, 1999). La première partie de ce texte sera consacrée à l'analyse de ce processus « descendant ». Après être revenus sur l'idéologie du développement, les contextes historiques de son émergence et de ses spécialisations dans la culture et l'écologie, la façon dont elle construit à différentes époques des rapports de domination, nous montrerons la congruence de l'expertise en matière de DC et en matière de DD, en présentant deux modélisations menées récemment dans ces domaines respectifs, et deux communications inspirées de leurs indicateurs. Le second temps de notre problématique consiste à dire que, tout à cet effort de « performer » le social, les experts chargés de définir les modalités du changement simplifient tellement la société dans leur modélisation, dans leur communication, qu'ils les rendent inappropriées pour prendre en compte et faire part des communautés locales s'investissant pourtant dans le développement. Les principaux résultats de l'étude ethnographique dont nous rendons compte dans ce texte, enquête menée auprès d'une association participant à l'animation et au développement culturels de son territoire, indique en effet que ce collectif met en oeuvre une pluralité de références, de manières d'être, de se lier aux objets et aux personnes, et de façons de résoudre les différents, tellement innovante qu'elle déborde les cadres définis par les experts du développement et n'est, par conséquent, pas considérée.

## **PREMIERE PARTIE :**

Nous voudrions d'abord montrer le lien profond qui existe entre « politique du développement », traitement statistique et médiatisation. Nous nous intéressons en premier lieu au rôle joué par la mathématique statistique en France dans l'accomplissement de l'Etat-Nation au XIXème siècle : dès cette époque en effet, la statistique est moins un outil de résolution de problèmes d'ordre mathématique qu'une pratique destinée à asseoir l'intervention politique partout

où elle souhaiterait intervenir (Desrosières, 1993). Cette forme de modélisation du monde social (appelée « modélisation de contrôle »), a pour caractéristique de proposer à ses utilisateurs un degré raisonnable de croyance : elle offre un point de vue prescriptif convenant tout à fait à la gestion des affaires publiques. Cette façon de faire permet par exemple d'asseoir le discours moralisateur appelé « hygiéniste », en fournissant un argumentaire chiffré légitimant la prohibition de l'alcool sur les lieux de travail (Lécuyer, 1987). De la sorte, la notion de développement acquiert très tôt une signification précise ; il s'agit d'articuler « santé physique », « santé mentale » et « santé sociale » (pour une analyse du rôle des institutions dans la traduction d'une marginalité sociale en psychopathologie, voir Foucault, 1972). Durant la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, cette emprise de la statistique sur la gestion des devenirs ne s'est pas estompée, loin de là. L'Etat français l'exporte au-delà de ses frontières : la finalité n'est plus seulement d'améliorer à court terme la productivité et le patriotisme de la population française, comme c'était le cas au siècle précédent, mais de servir aussi la politique colonialiste (utiliser la statistique pour exploiter au mieux les ressources). La seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle voit la mathématisation du réel, l'usage statistique, se spécialiser plus encore ; il s'agit de prévenir les risques occasionnés par le développement (voir Armatte et Dahan, 2004 pour une analyse de cet usage dans les sciences de la nature et Wright Mills, 2006, pour les sciences humaines et sociales). Les sous-catégories que la notion de « développement » a essaimées au début des années 1970, telles le DC et le DD, sont deux politiques mondialisées, l'une dans la gestion de la culture, l'autre dans celle de la nature, rendues possibles par l'essor d'une pratique mathématique appelée « modélisation des systèmes complexes » qui les considère sous le même angle patrimonial (Dahan, 2007). Ainsi la « Convention concernant la protection du patrimoine mondial culturel et naturel », adoptée à Paris par la Conférence générale de l'Unesco le 16 novembre 1972, mentionne-t-elle dans son article 4 : « *Chacun des Etats parties à la présente Convention reconnaît que l'obligation d'assurer l'identification, la protection, la conservation, la mise en valeur et la transmission aux générations futures du patrimoine culturel et naturel visé aux articles 1 et 2 et situé sur son territoire, lui incombe au premier chef* ». Convenue au nom du droit fondamental des habitants du monde entier à prétendre à une qualité de vie – entendue ici comme la capacité des Etats à préserver, accroître et léguer aux générations futures les ressources culturelles et naturelles du territoire qu'ils administrent, cette redéfinition de la notion de « développement » marque pourtant le lancement de programmes globaux qui affaiblissent des franges importantes de la population locale et ne profitent qu'aux élites (voir par exemple Smouts, 2001).

## **Epistémologie des enquêtes statistiques sur les pratiques culturelles et environnementales des Français :**

Vivons-nous aujourd'hui dans un troisième contexte historique, une « fin de l'Histoire » marquée par l'hégémonie de la notion de développement ? Les discours officiels en France sur le DC et le DD sont systématiquement déclinés sur deux niveaux, qui lient intimement irréversibilité de l'essor des sociétés, « économisation » des modes de vie, développement personnalisé. Au niveau « global », les décisions de mettre en œuvre telle ou telle politique de DC et de DD font référence aux directives issues des arènes de négociation internationale en matière de culture et d'environnement pour signifier combien l'intérêt particulier du citoyen Français ne peut désormais se définir à l'écart de l'intérêt général des habitants de notre planète. « Patrimoine immatériel » et « changement climatique » sont ainsi deux thèmes formalisés par ces arènes transnationales, et qui sont au cœur des politiques de développement de notre pays (pour le DC, voir Jade, 2006 ; pour le DD, voir Dahan, 2007). Au niveau « local », les décisions s'appuient sur un flux ininterrompu d'études sur les pratiques des Français pour certifier que les mesures prises sont en accord avec ce qu'ils sont, ce qu'ils font, ce vers quoi ils tendent. Ces études sont produites par trois types d'acteurs : les administrations d'Etat, les professionnels du secteur marchand ou du secteur public de la culture et de l'environnement (par exemples les études marketing de public des industries, des établissements publics), les universitaires. Cette radiographie permanente des citoyens et des territoires, aussi forte soit-elle, souffre cependant à nos yeux d'un facteur particulièrement limitant, qui rend la portraitisation équivoque et peut expliquer la difficulté de nos concitoyens à (re)connaître ce qui relève du DC et du DD. Parmi les trois acteurs produisant des études utilisées dans le cadre de ces politiques du développement, les administrations (par exemples l'INSEE, le DEPS (Département des Etudes, de la Prospective et des Statistiques) du ministère de la Culture, la direction des études économiques et de l'évaluation environnementale du ministère de l'Ecologie, du Développement et de l'Aménagement durables) imposent en effet largement aux deux autres les représentations de ce qui font les « bons » indicateurs du changement (Béra et Lamy, 2003). Dans le détail, elle fait reposer l'analyse globale des opinions, attitudes et comportements des Français sur une définition pour le moins étriquée de la notion de « pratique », assimilée seulement à des postes de dépense des ménages (Herpin et Verger, 2000), et avec des choix de catégorisation qui ne correspondent pas forcément aux usages sociaux. Ce choix méthodologique de privilégier la dimension marchande en traduisant un maximum de pratiques dans le langage de l'échange monétaire a pour conséquence en effet de renvoyer aux Français un portrait d'eux et de leur territoire inintelligible (voir par exemple pour le DD, les profils types des Français : Ifen, 2007, et pour le DC, l'inégalité de traitement entre les labels « Villes et pays d'art et d'histoire » et « Musées » : Deps, 2007). Cette abstraction des personnes et des territoires, si forte qu'elle les rend

méconnaissables à eux-mêmes, s'accompagne d'un discours particulièrement normatif ; le « développement personnel » (DP). C'est un dispositif au sens foucauldien (un agencement de savoirs, d'institutions, de discours, etc.) produisant une aliénation particulièrement puissante sur les êtres et les territoires, qui les placent dans une relation de dépendance morale vis-à-vis d'une instance de jugement. Sous couvert d'« autonomie », de libération de son potentiel (les publicitaires diraient : « Let's do it yourself ! »), le « coach », l'« évaluateur », la « commission », le jury du « casting » doivent convaincre individus et territoires de changer sans cesse chacun à leur façon : *« Le sujet doit vivre l'exigence du hic et nunc, savoir se faire accueillant à l'éventualité et à l'événement, être apte à y réagir immédiatement. C'est le profil psychologique promu par les techniques de « travail sur la normalité » à travers leur manière d'instrumentaliser le changement personnel. L'analogie est pour le moins troublante entre ce nouvel homo psychologicus et la mobilité requise d'un être sans histoire et sans racines, capable de ce fait de se reconverter ou de se recycler à tout instant pour répondre aux exigences de n'importe quelle planification technocratique »* (Castel, 1981).

### **Portraits de Français par les statisticiens, portraits par les communicants :**

DC, DD, et finalement DP : les experts en communication se saisissent des indicateurs produits par les statisticiens, les scénarisent, les mettent en scène dans des histoires courtes à visée persuasives. C'est ce que l'on appelle le « storytelling », ou l'art de *« raconter des histoires utiles et des émotions efficaces, obéissant à des effets de contagion mimétiques (de séduction contagieuse) et d'« engrenage que Gabriel Tarde qualifiait de « courants d'imitation » »* (Salmon, 2007, p. 197). Les communicants ont recours au storytelling pour raviver la croyance des individus, alors que le monde dans lequel ils vivent les désenchantent. Pour persuader ces individus à faire d'eux-mêmes, et comme sous l'effet d'une décision volontaire et autonome, ce que les décideurs (de l'entreprise, de l'administration, de l'Etat) désirent leur voir faire, les raconteurs de petites histoires mettent en scène des personnes prises dans des dilemmes résultant des injonctions constantes au changement, d'un désenchantement du monde, et qu'ils surmontent par une réalisation de soi, un dépassement, un changement d'identité, un renouvellement de leurs attitudes, de leur mode de vie. En un mot, ces petites histoires sont plus pratiques que les grands discours : en voici deux exemples. Pour le DC, nous avons choisi de reprendre le dossier spécial « Les Français s'emballent pour le Moyen-âge », publié dans le numéro 321 du magazine « Ça m'intéresse », en novembre 2007. Notons d'emblée que l'on retrouve ce canevas éditorial dans les trois pages du dossier « Les fêtes médiévales ont la cote ! » du numéro 76 de la revue « Vivre au présent », paru en mai 2005 ; cette similitude entre deux dossiers spéciaux, à deux années d'intervalle, à propos du même phénomène, étaye l'hypothèse d'une vision conformiste propagée par les médias à propos du DC. Réparti sur huit pages, le dossier

de « Ça m'intéresse » est un ensemble d'articles, d'images légendées et d'informations pratiques qui propose au lecteur une vision de la société française conquise par le DC. Dans l'article « Et si on s'inspirait de l'homme médiéval », les journalistes mettent en scène un « homme du Moyen-Âge abstrait » à partir d'une liste de pratiques (travail, loisir, éducation,...) présentées comme significatives, puisque confirmées par des historiens professionnels. Cet exercice d'écriture relève de la virtualisation (d'après les scholastiques, c'est l'art de décrire un état potentiel susceptible d'actualisation) ; il cherche la simplification pour délivrer un message d'exemplarité : « *Revenir à l'essentiel, respecter les rythmes de la nature sans la surexploiter. Aujourd'hui les écologistes approuveraient sûrement.* » (p. 74). Autre exemple de cette virtualisation du Moyen-Âge et des Français qui, aujourd'hui, l'assument et la militent, un site d'animation culturelle : le château fort en cours de construction avec les techniques de l'époque à Guédelon (Yonne), a droit à une présentation dithyrambique : « *Le public, lui, adore. 250 000 personnes ont fureté l'an dernier dans ce chantier d'il y a 800 ans !* » (p. 70), et l'on voit que c'est l'argument marchand (le nombre d'entrées) qui manifeste le caractère d'excellence de ce lieu. Dans l'article « Ils sont fans de la vie médiévale », le lecteur découvre l'identité et les raisons d'agir des Français qui, aujourd'hui, changent « positivement » en mettant en oeuvre un DC centré sur le Moyen-Âge. La façon dont ces passionnés d'histoire vivante sont portraitisés reprend des thèmes traités par la statistique d'Etat. Il s'agirait en effet d'un phénomène divertissant, qui relève à la fois d'une culture de masse, initiée récemment et conséquence de la diffusion de produits culturels tels les films « Jeanne d'Arc » de Luc Besson, « Le Seigneur des Anneaux », la série télévisée « Kaamelott », et d'un nouveau type de sociabilité généré par la société du loisir et les Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication (pour retrouver ces thèmes dans le plan stratégique de la DEPS, voir Chantepie, 2007). Concernant le DD, le même storytelling est très présent sur le Web (Paris et Paris, 2008).

Nous posons en introduction l'hypothèse selon laquelle la mise en pratique de la politique du développement butte sur une difficulté majeure, celle d'articuler le « global » et le « local ». Mais, plus encore, du XIX<sup>ème</sup> siècle à nos jours, l'organisation des modalités politiques, sociales et culturelles du « changement de société » se fait bien souvent au détriment des communautés locales, des individus. C'est là une première façon de répondre à la question posée par les organisateurs du colloque : le DC et le DD ne sont pas des concepts gadgets, dans la mesure où le « développement » est un discours normatif, c'est-à-dire la production, par la mathématisation du réel, de stéréotypes, et l'organisation de leur circulation massive dans l'espace public pour persuader les populations de s'y conformer sous peine de marginalisation. Une seconde façon de réfuter le caractère futile de la notion de « développement », est d'observer qu'elle parvient à susciter dans les communautés locales, chez les individus, l'espérance en un monde meilleur. Elle est « prometteuse », au sens où

elle parvient à déclencher des prises d'initiatives à la base de la société pour participer à l'animation du territoire, à l'amélioration du cadre de vie. Nous allons voir dans la seconde partie que, même si elles ne cadrent pas avec les productions à visée persuasive des experts (portraïtisation statistique, portraïtisation médiatique), ces actions collectives lancées localement relèvent de la logique de projet, s'inscrivent dans la culture de l'évaluation, mettent en oeuvre de nouvelles façons de penser le politique.

## **DEUXIEME PARTIE :**

Nous présentons dans cet esprit un travail ethnographique consacré à l'« Association des chevaliers du comté de Boulogne » (nous la nommerons CCB). Nous décrivons ce collectif dans sa façon d'être, ses façons d'agir, ses interactions avec les autres troupes, avec les organisateurs sur les rassemblements de passionnés du Moyen-Âge, avec le public des sites animés, et nous nous demanderons s'il relève de « l'action par projet », ce modèle présenté comme se substituant désormais à d'anciennes façons d'animer une action collective (Boltanski et Chiapello, 1999). Nous verrons que le groupe agit effectivement en associant en réseau de multiples acteurs, avec des objectifs limités, précis et à relativement court terme, en laissant aux différents acteurs impliqués des marges de manoeuvre et d'autonomie pour mener à bien leurs ambitions. Nous remarquerons aussi que l'évaluation des prestations accomplies y est systématique, mise en oeuvre par cette pluralité d'acteurs aussi bien dans un schéma vertical (commanditaire / prestataire) qu'horizontal (les prestataires entre eux), allant même jusqu'à l'introspection.

Nous menons une enquête ethnographique au sein de « l'association des chevaliers du comté de Boulogne » depuis septembre 2007. Nous espérons ce faisant ressentir et expérimenter par nous-mêmes les épreuves que ces personnes se donnent à réussir, les croyances et les valeurs que cet accomplissement sous-tend, la vision du monde portée individuellement et collectivement (Malinowski, 1989). Nous voulons encourager par cette démarche les conditions d'un renversement de perspectives, montrer que cette communauté locale n'est pas « engluée », « enclavée » dans l'ici et maintenant, mais possède une vision du long terme, a une capacité à analyser « globalement » le réel, jusqu'à conscientiser et intégrer sa dimension métaphysique. Permettre enfin, peut-être, une prise de conscience collective : ces amateurs, ces bénévoles font preuve d'une expertise dont il faut tenir compte ; leurs projets, leur manière de les rationaliser, sont efficaces et favorisent le développement culturel du territoire. Notre corpus est constitué de documents biographiques primaires (entretiens en face à face avec des membres de la troupe, observations durant les manifestations) et secondaires (utilisation de documents produits par l'association). Les données recueillies lors de nos observations se répartissent en trois catégories : les « cérémonies » (fêtes médiévales, réunions de l'association), « les interactions » (personnelles ou anonymes), les « lieux »

et les « objets » (Beaud et Weber, 2003). Nous « enregistrons » notre terrain au moyen d'appareils numériques portables (dictaphone, appareil photo, caméras). La plupart de ces enregistrements sont communiqués à l'association, laquelle en fait usage pour sa propre promotion et son auto-évaluation (voir le site internet de l'association : <http://www.les-chevaliers-du-comte-de-boulogne.com/>). Nous présentons ici les tous premiers résultats de cette enquête, toujours en cours. Nous voulons en effet voir ces personnes sur une durée longue, examiner par exemple comment leur pratique grandit ou rapetisse au fil du temps, par quelle médiation inattendue, par quel événement macro ou micro-social. Nous organisons cette présentation de résultats selon quatre points d'entrée : l'organisation en réseau, les modalités de l'agir culturel, la fabrique de l'authenticité et la logique de projet, et pour chacun de ces points, nous examinons l'association, l'association dans son territoire, l'association dans son écosystème. De la sorte, nous espérons restituer au lecteur le caractère innovant des manières d'être et d'agir de cette communauté locale.

### **L'organisation en réseau :**

**(1) L'association :** créée en 1996 à l'instigation de la mairie de Boulogne-sur-mer qui désirait qu'un spectacle d'histoire vivante ait lieu durant la commémoration du départ de Godefroy de Bouillon en croisade (Boulogne, 1096), CCB compte actuellement 27 membres. Le groupe se répartit en un « noyau dur » composé d'une dizaine de personnes dont trois animent le bureau permanent de l'association sous la présidence d'un de ses fondateurs. Autour de ce premier cercle s'ajoutent une autre dizaine de « participants réguliers » aux animations de site et un nombre assez important de « participants irréguliers », des personnes anciennement membres, voire non affiliées, qui rejoignent néanmoins le collectif le temps d'une animation. C'est une organisation en trois cercles concentriques, mue par des forces à la fois centrifuges et centripètes, typique des « communautés innovantes » (Aguiton et Cardon, 2005). Chaque dimanche matin tout au long de l'année, l'association organise dans son local une réunion de deux heures environ (photo 1); on y retrouve essentiellement les personnes composant le « noyau dur » de la troupe. Ces moments sont certes consacrés à la gestion des affaires courantes, mais ils nous apparaissent surtout comme autant d'occasions de maintenir la complicité entre les participants et de réaffirmer l'existence de biens communs – objets, animaux, souvenirs, rassemblés dans ce lieu plutôt qu'au domicile de chacun. Ainsi, dans le « poulailler » (hangar ayant servi autrefois à un élevage de volailles), Patricia, l'une des deux cuisinières de la troupe, regarde avec nostalgie, impatience et rage la batterie de marmites – objets dormants (photo 2) pendant cette longue période d'interruption qui ne s'achèvera qu'aux premiers campements (photo 3). Pour calmer son humeur elle se demande quels ustensiles il serait bon de trouver au prochain « marché de l'histoire » de Pontoise (photo 4) pour améliorer la présentation de la cuisine médiévale (Val d'Oise, chaque année le 10 novembre), Jean-Marc,

facturier des arcs et des flèches de la troupe, observe un lot d'arcs récupérés auprès d'un club de tir et se demande s'il est exploitable ne serait-ce que pour l'entraînement. Le Président et Fabrice sont absorbés par un ouvrage d'Héraldique à la recherche d'un blason particulier. Christophe, le « Capitaine » fait entrer Haïlé, son cheval, son partenaire des joutes médiévales, et cure ses sabots sous l'oeil attentif des jeunes adhérents (photo 5). Marianne convoque les « disparus » de la troupe, dont les écus présents sur les murs portent la marque du deuil (photo 6), en leur prêtant avec humour un rôle d'intercesseurs. Au sein de cette association, l'organisation en réseau passe donc par une alliance très forte entre humains et non-humains ; les objets, les animaux, « représentent » les personnes, la raison d'être du groupe et inversement (Latour, 1999). La valeur de cette relation échappe à tout calcul économique ; il s'agit de mécanismes d'entre-aide, de liens fondés sur la « concrétisation » (Simondon, 1989). Le poulailler est un point vers lequel convergent et s'entrelacent des personnes vivantes ou disparues, des objets, des animaux, des décisions, des souvenirs, des documents administratifs, des ouvrages de référence. C'est un lieu « d'attachement », qui transcende les catégories anthropologiques traditionnelles (Descola, 2005).

<p>photo 1 - (Bernieulles, 62) Les humains se réunissent chaque dimanche matin au poulailler</p>	<p>photo 2 - Les objets les entourent, même s'ils dorment...</p>
	
<p>photo 3- ...En attendant la reprise des campements... (Folleville, 80)</p>	<p>photo 4 - ... Et de nouveaux comparses (marché de l'histoire de Pontoise, 95)</p>
	

photo 5- Les animaux viennent aussi aux réunions...



photo 6- ...Les disparus de la troupe sont priés de veiller au bonheur de tous.



**(2) L'association dans son territoire :** l'année se scinde en deux saisons ; de Mai à Septembre ont lieu les campements, le reste du temps est consacré à la confection ou l'entretien des objets (costumes, armes, matériel de cantine, tentes, etc.). L'association participe chaque année à l'animation de sites, principalement dans les régions au-dessus de la Seine et, à quelques reprises, outre-Quévrain. Ces animations s'étalent souvent sur deux jours, le week-end : « *C'est quand même les meilleurs moments de la vie associative pour une asso de chevaliers... c'est le summum, le plaisir, même si on a froid, même si on mange pas bien* » (Christophe). La politique de l'association, depuis sa création, est d'entretenir une relation distanciée avec les décideurs locaux. Elle veille en effet à ne pas dépendre de sources de financement extérieures, quitte à refuser des subventions qui pourtant leur seraient accordées facilement. La notoriété de cette troupe est en effet grande dans le milieu de l'animation culturelle locale, ne serait-ce que par son ancienneté dans le « paysage ». Si le parrainage des décideurs locaux ne lui apparaît pas déterminant, ce collectif veille à la qualité de ses liens avec une pluralité de types d'associations spécialisées dans la production d'animations culturelles sur des sites du territoire, dans l'histoire vivante médiévale, dans l'organisation d'activités sportives (arts martiaux, équitation). A ce jour nous avons recensé 13 associations avec lesquelles CCB interagit, mais la liste est certainement incomplète.

**(3) L'association et son écosystème :** le mode d'organisation du CCB est coopératif. C'est un dispositif ouvert, dont la dynamique est agrégée à celles des associations dont nous venons de

parler. Cet écosystème associatif, dont la nature des liens apparaît par conséquent particulièrement évolutive au fil des rassemblements médiévaux, se constitue en capillarités : « *Pour la mesnie, nous les avons rencontré il y a trois ans à Folleville, et avons facilement sympathisé. les liens se sont renforcés entre les deux troupes. Pour exca, je connais Luc le président depuis 2003, nous nous sommes rencontrés à Liège dans un tournoi, lui à cheval et moi à pied. Il faisait alors parti de la compagnie "la chevalerie initiatique" dont il est parti il y a deux ou trois ans pour monter Excalibur Ile de France. Jean Pierre, que nous connaissons depuis 2003, nous avait contacté pour aider à la création de la compagnie les "héritiers de château Gaillard", mais a rapidement rejoint les chevaliers du comté de Boulogne lorsqu'il s'est fâché avec leur président. Il a adhéré à l'asso de Luc quelques temps plus tard, mais n'a pas renié la nôtre. un pont était donc créé de fait par Jean Pierre entre ces deux groupes. lorsque j'ai eu mon cheval, il a grandement insisté pour que j'en fasse un cheval pour les spectacles. Néanmoins, Luc a peur que nous prenions une véritable option équestre pour nos spectacles à venir et craint une concurrence, que nous ne souhaitons pas à court terme en tout cas. Excalibur est une troupe de cavaliers avant d'être des médiévistes attentifs aux "détail qui tue", nous sommes avant tout des médiévistes, et si nous pouvons développer le côté spectacle à cheval, ce sera un plus, mais nous ne nous appuyons pas sur la cavalerie pour prendre des contrats à tout prix* » (Christophe). Les propos de Christophe illustrent le caractère ouvert, collaboratif et capillaire de ce dispositif, rendu possible par le statut bivalent de membres des différentes associations. De la sorte, une association qui n'est pas spécialisée dans l'histoire vivante peut tisser rapidement des liens avec des associations de ce milieu. Prenons comme exemple le lien maîtrise d'ouvrage / maîtrise d'oeuvre sur les rassemblements auxquels nous avons assistés depuis que nous connaissons CCB (Guise, Aisne, deux jours à la mi-août 2007 ; Folleville, Somme, trois jours fin août-début septembre 2007 et Montreuil-sur-mer, Pas-de-Calais, deux jours à la fin septembre 2007). Ces manifestations étaient respectivement organisées par les associations suivantes : « Le Club du vieux manoir » pour Guise ; « L'association pour la promotion du site de Folleville » pour Folleville ; « La Fabrique » pour Montreuil-sur-mer, lesquelles ne sont pas du milieu de l'animation médiévale. A Guise, le fils du directeur de l'association « Le club du vieux manoir » est adhérent d'« Excalibur Ile-de-France » ; Excalibur contacte CCB (les deux associations sont liées par un membre commun) et une autre troupe pour assurer l'animation du week-end. A Folleville, l'association pour la promotion du site de Folleville mandate « La Mesnie-Enguerran » – association d'histoire vivante médiévale, dont certains membres sont aussi adhérents à l'association pour la promotion du site – pour sélectionner les troupes qui feront partie de la manifestation. La Mesnie-Enguerran, « association amie » de CCB, reconduit la participation de cette dernière. A Montreuil-sur-Mer trois semaines plus tard, CCB, qui compte dans ses rangs un membre de « La Fabrique » (maîtrise d'ouvrage), invite la Mesnie-Enguerran. Dans les trois cas, on retrouve donc la

même configuration organisationnelle : un entrelacement de maîtrises d'ouvrage et de maîtrises d'œuvre, toutes issues du monde associatif mais dans des registres différents, et c'est finalement ce qui importe pour la dynamique de CCB, bien plus que l'engagement des financeurs locaux. Les liens entre les associations passent aussi par l'établissement de spécialisations : Richard, le calligraphe de CCB a fondé une association : « Campus Stellae », centrée sur cette activité ; Jean-Pierre, chevalier combattant de CCB, est membre de l'association « Excalibur Ile-de-France » axée sur l'équitation médiévale ; Alex, combattant à pied de CCB, va intégrer « La Compagnie Saint-Martin » tout en gardant sa carte d'adhérent, cette association lui offrant l'opportunité d'aller plus loin dans sa recherche sur les costumes (nous y reviendrons). Enfin, le fonctionnement même de CCB repose sur sa capacité à faire appel à d'autres associations quand elle ne dispose pas des ressources propres permettant de pourvoir aux demandes spécifiques des producteurs de manifestations.

### **Les modalités de l'agir culturel :**

**(1) L'association :** l'emploi principal exercé par la plupart de ces bénévoles leur procure des ressources financières modestes, bien loin de l'image sociale véhiculée par les médias pour décrire le profil type du passionné d'histoire vivante (cf. *infra*). Leur effort consiste par conséquent à rechercher le moyen de contourner le système marchand, par exemple en fabriquant par eux-mêmes les objets (photo 7, photo 8), en améliorant des objets achetés à prix bradés au marché de l'histoire de Pontoise, ou en faisant l'acquisition à « prix d'amis », auprès d'autres passionnés du Moyen-Âge, d'objets qui doivent être opérationnels d'emblée. Ces ressources financières limitées expliquent que l'agir communicationnel de l'association relève d'abord de la « customisation », c'est-à-dire l'accès à l'échange culturel par la fabrication personnelle d'objets techniques, voie prometteuse pour atteindre les objectifs de développement (Gershenfeld, 2005). Cette fabrication personnelle d'objets techniques ne nuit pas à la qualité de la prestation. Les membres de la troupe constatent en effet que le public demande à toucher ces objets (photo 9), à ce qu'on lui explique leur fonction, leur usage : il les considère donc comme des « témoins » dignes d'intérêt. Ainsi, les efforts consentis ces dernières années par l'association pour progresser vers toujours plus d'historicité sont récompensés par le regard que lui porte le public (photo 10) : *« Nous avons vécu ce week-end un grand moment, certainement une des meilleures prestations que nous ayons réalisée. L'association Napoléonienne de Boulogne, qui a organisé cette manifestation, nous a permis de démontrer que les chevaliers du comté de Boulogne étaient capables de présenter au public un spectacle de haute qualité. Entre les ateliers d'explication sur le matériel, l'armement, nos artisans ont pu faire découvrir leur savoir faire dans des domaines comme la calligraphie, la frappe de monnaies en étain, la fabrication d'arcs longbow, le tout accompagné par des musiciens de grand talent. Notre cuisine a fait l'objet*

*de l'attention du public, comme à l'accoutumée, et nos chevaux ont également été grandement appréciés dans leur prestation en jeux d'adresse et en joutes de contact, le bois des lances à volé en éclat sous l'œil d'un public demandeur et satisfait du spectacle » (post mis en ligne sur le site Internet de CCB le 23 juillet 2007, à la suite du « Festival Multi-époques » de Boulogne-sur-Mer).*

Le rôle joué par le public constitue un ressort essentiel de l'agir culturel de CCB : ce public n'est ni contraint, ni passif, contrairement par exemple au public des spectacles du « Puy du fou », mais peut interagir à tous moments avec ces bénévoles d'histoire vivante. Ce choix d'ouverture résulte d'un constat : les membres de l'association ont eux-mêmes expérimenté la situation d'être public d'une manifestation culturelle de ce type, et ont conclu à la nécessité de se rendre accueillant. Ils mettent en pratique sur ces espaces ouverts, de plein air, l'ouverture à « la culture des autres », cette redéfinition de la démocratie culturelle en terme de « véritable culture populaire », objectif présenté comme encore à l'état d'expérimentation dans le milieu muséal (Chaumier, 2007).

photo 7 - Le patrimoine de la troupe est constamment en construction...

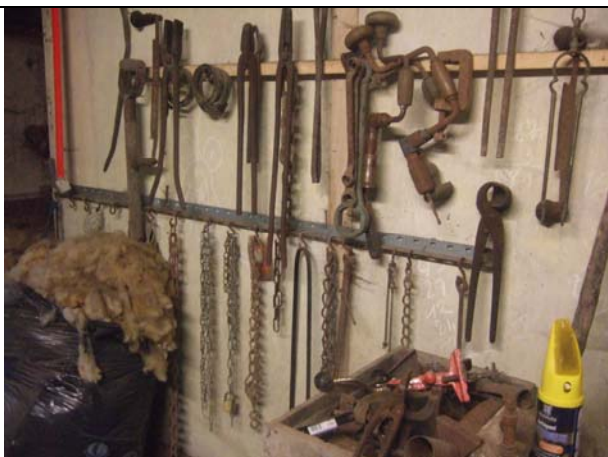


photo 8 - ...Jusqu'à la dernière seconde... (Folleville, 80)



photo 9 - Le public le touche... (Abbaye de Mortemer, 27)



photo 10 - ... Et l'interroge (Folleville, 80).



photo 11 - Les fêtes médiévales s'enchaînent dans le territoire.	photo 12 - Les campements entre troupes sont aussi importants... (Franchimont, Belgique)
	

**(2) L'association dans son territoire :** par ses contributions, la vie de CCB se confond avec celle du territoire (participer à des stages d'escrime médiévale dirigés par des associations amies ; animer dans des écoles des ateliers pédagogiques portant sur la nourriture, la cuisine, la calligraphie, les techniques de combat, l'archerie, l'équitation médiévale, les adouplements de chevalier ; créer une école d'écuyers). Dans le hangar où se réunissent chaque dimanche matin des membres de l'association, on discute et rigole toujours au même endroit : devant un mur d'affiches témoins des animations organisées par CCB depuis sa création (photo 11). Les acteurs classiques du sponsoring culturel du territoire ne sont pas nommés souvent sur ces annonces : « Ville de Boulogne-sur-Mer », « Syndicat d'initiatives d'Azincourt », « Parc Régional Naturel des 2 caps et de la côte d'Opale », quelques logos de banques, mais sans plus. Finalement pour le néophyte qui découvre le local de l'association, la signature la plus impressionnante est peut-être celle au bas d'un cartel, montré en majesté sur un chevalet, et qui explique longuement « l'écu du Grand Bâtard » (la vie, la généalogie, le territoire d'Antoine de Bourgogne, qui s'étendait jusqu'en Flandres) : c'est un cadeau fait à CCB par l'« Association de développement culturel et de protection patrimoniale de Tournehem et ses environs ». Lire attentivement les affiches, c'est comme dresser une carte du territoire à la fois précise et renversée. Le temps d'un week-end, des villages, des hameaux, des prairies « gagnent en grandeur » (Camiers, Croisy-sur-Andelle, Beussent, Baincthun, Waroquerie, Franchimont, Broukerque, Momalle, Azincourt, Saint Etienne au Mont, Condette, Folleville) et des villes rétrécissent, se résument à une place d'armes (Montreuil-surMer, Les Andelys, Guise, Boulogne-sur-Mer, Lille). Autrement dit, CCB parvient à convertir un lieu en « haut lieu » (Micoud, 1991).

**(3) L'association dans son écosystème :** les campements médiévaux sont des lieux de transmission et d'échange de connaissances : partage avec le public (cf. *infra*), mais aussi mutualisation avec les

autres troupes participantes. « (...) *Le repas du samedi soir, pris en commun entre toutes les troupes dans la lice à permis de renforcer les liens entre les membres des différentes associations, et de conclure à l'intérêt de conjuguer les points forts de chaque groupe pour parvenir à optimiser la qualité de telles manifestations.* » (post mis en ligne sur le site Internet de CCB le 8 août 2007, à la suite de la fête médiévale de Guise). Les échanges de pairs à pairs sont réguliers, y compris en-dehors de ces manifestations ouvertes au public (photo 12) : il existe un genre de rassemblements intra-communautaire, durant lesquels les uns et les autres s'observent, jaugent les compétences, découvrent de nouvelles manières de faire, le tout dans une ambiance conviviale (photo 13, photo 14, photo 15) : « *Si c'est pour se mettre en ligne, marcher au pas c'est pas vraiment ce qu'on apprécie dans ce qu'on fait donc... du coup on a carrément laissé tomber pour 2007 on n'y est pas allé. On s'étaient repliés sur une autre manifestation du même type qui se montait à Sterckhof qui est en Flandres, qui apparemment était plus bon enfant, plus rassemblement de troupes avec un but d'échanges, de rencontres, de relations* » (Christophe). Au sein de ces rassemblements, les « familles » de l'animation médiévale (les débutants, les confirmés, les puristes) peuvent coexister et susciter des effets d'apprentissage et d'entraînement de la culture du loisir à la culture scientifique et technique : « *Sur la base d'une documentation toujours plus large et mieux étudiée, une nouvelle discipline est née récemment : la « reconstitution historique », appelée aussi « Histoire vivante » ou « Reenactment » pour les Anglo-Saxons qui ont initié le phénomène. Simple loisir, au départ, sans prétention scientifique, elle est devenue aujourd'hui une auxiliaire reconnue de l'étude historique et archéologique lorsqu'elle est menée avec méthode et rigueur.* » (Gilbert, 2006, p. 5).

photo 13 - ... Pour entretenir le réseau...  
(Folleville, 80)



photo 14 - ... S'étalonner...



photo 15 - ... S'amuser...



### La fabrique de l'authenticité :

(1) **L'association : Folleville** : sur le pas de leur campement, mêlés à un public empli d'étonnement, les combattants de CCB, revêtus de leurs lourdes armures, attendent les ordres de rassemblement de leur capitaine : « *Chevaliers compagnons, en rang ! Archers ! Arbalétriers !... nos hommes ! Allez en avant !* », et partent au cri d'« *Armagnac* » dans un immense cliquetis, un ruissellement de lumière vers le pas d'armes, vers le combat... Le soir venu, hors public, les hommes, autour d'un repas médiéval préparé par Carmine et Mariotte, reviendront sur les moments forts de la mêlée (photo 16), glisseront petit à petit vers l'évocation des combattants qui se laissent emporter par la fièvre de la violence et sur le récit de leurs blessures, réelles (photo 17). Fabrice a eu une oreille tranchée lors de l'un de ces combats. Le repas, sous la lumière vacillante et incertaine des bougies, se poursuivra longuement dans la bonne humeur, les plaisanteries et les chants. « *On essaye d'être le plus conforme possible, mais on ne s'est jamais donné le titre de reconstituteurs, parce qu'à mon avis ça existe pas la reconstitution idéale, complètement conforme à la réalité parce que d'abord on n'a pas toutes les sources* » ; « *Je crois qu'on touche suffisamment de monde et qu'on apporte suffisamment de connaissances aux gens qui viennent nous voir pour qu'on soit satisfaits* » ; « *L'histoire des CCB c'est avant tout l'histoire de copains qui font la même chose, qui s'entendent bien, qui ont envie de s'amuser et puis qui se font plaisir point* » (Christophe). L'authenticité chez les CCB allie une ambiance à un « flair », une intelligence visuelle de ce qui fait réel (« *Ça le fait !* ») l'emportant sur la recherche d'une conformité « utopique », et à une expérience, un vécu qui les imprègnent, les laissent évoluer sans forcer leur nature profonde (photo 18).

photo 16 - ... Le soir venu, les CCB commentent la journée...



photo 17 - ... Les blessures...



photo 18 - ...Le patrimoine est rendu vivant.



**(2) L'association dans son territoire :** dans l'environnement proche de CCB, se trouve Azincourt, le champ de bataille où l'Anglais a décimé la noblesse française en 1415. Différents fonds de développement (européen, régional) ont permis la transformation du petit musée municipal en « Centre historique médiéval d'Azincourt », présenté comme un musée référence en France et en Angleterre (photo 19). Pourtant, la scénographie choisie par les concepteurs de ce nouveau dispositif nous interroge : les objets réels de l'époque semblent importer moins aux muséologues que les artefacts d'aujourd'hui (photo 20, photo 21). L'espace de l'exposition temporaire consacrée aux vestiges remontés du sous-sol du champ de bataille par des archéologues, est bien plus modeste que celui du parcours permanent, jalonné de reproductions, de dispositifs multimédias. Or, le « chargé d'exposition » de ce centre historique médiéval est par ailleurs le fondateur de la « Compagnie Saint-Martin », une troupe de reconstituteurs historiques qui milite pour une approche puriste de l'histoire vivante (nous avons vu cette personne sur un campement donner des recommandations à des membres de CCB pour améliorer l'historicité de leur costume).

Incohérence ? Ce muséologue au contraire nous semble dans une logique ferme : il se sent sûr de sa démarche en tant que reconstituteur, si bien qu'il n'hésite pas à mêler objets du passé et artefacts dans son établissement culturel, et même à valoriser ces derniers. Autrement dit, à Azincourt, l'authenticité c'est la capacité à reproduire de la manière la plus efficace possible les objets et les techniques du temps passé, et la critique potentielle de l'abondance de ces médiations en un lieu censé être la source première d'informations, n'est pas gênante.

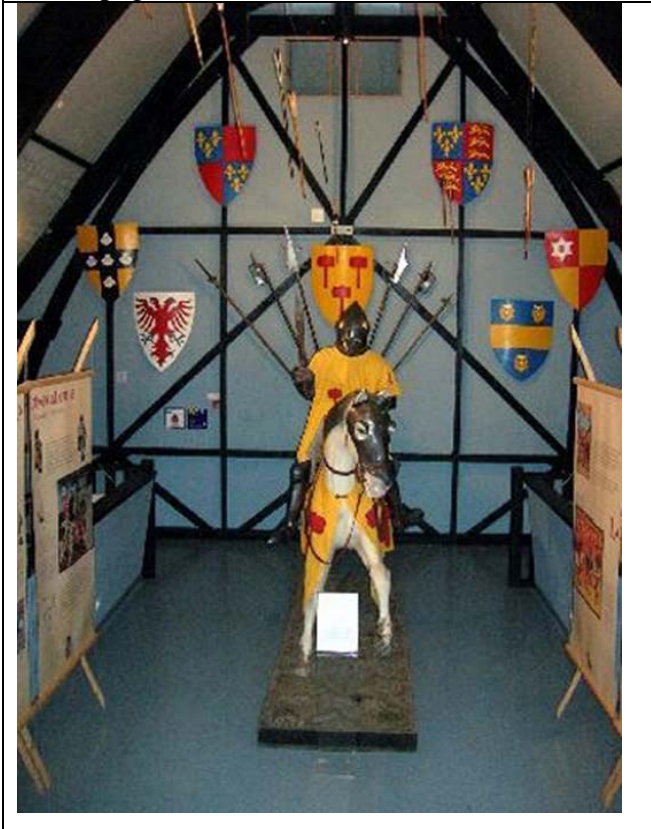
photo 19 - Acteur important de ce territoire, le musée d'Azincourt (62)...



photo 20 - ... Ici aussi, la volonté est de faire authentique...



photo 21 - ... La médiation culturelle accompagne l'historicité.



**(3) L'association dans son écosystème** : Sur les campements auxquels nous avons assisté, une troisième approche est à l'œuvre ; l'authenticité serait plutôt la capacité à réussir à « ressusciter » les hommes et la vie sociale de l'époque. Cette volonté de « résurrection » de l'âme chevaleresque peut aller jusqu'à faire oublier les codes du spectacle vivant en matière d'animation médiévale (pour la joute équestre : bris spectaculaire des deux lances). Au cours d'un entretien avec Christophe, nous lui faisons remarquer qu'à Guise, au milieu d'une ambiance bon enfant, nous avons été saisis par le comportement « hautain » d'un des chevaliers sur la lice (photo 22). Pour nous expliquer ce personnage, qu'il connaît bien, il évoque le souvenir d'une joute équestre à laquelle ils ont participé tous deux : *« (...) Il est très comme ça à vouloir reproduire l'image telle qu'elle était. Il s'en fout de gagner ou de perdre sur une joute (...) C'était ça le tournoi de Normandie... c'était... Il se présentait en bout de lice, il écoutait l'écuyer à côté... C'est bon l'autre il est prêt...il part... touquetouc touquetouc... hop il a baissé la tête, il pointait bing, hop... il relevait... touquetouc touquetouc touquetouc... mais un tout petit galop... un galop hyper chiant parce que t'es comme ça, en plus c'est un genre de croisé frison, donc c'est des chevaux comme les chevaux ibériques qui galopent comme ça... Moi le mien il galope comme ça...ca à un avantage j'abaisse je vois et mon casque il fait peut-être ça, mais moi dans mon casque je ne bouge pas déjà, j'ai mon champ de vision, j'ai ma visée et elle reste conforme jusqu'au bout. Lui c'est je vois, je vois plus, je*

vois, je vois plus... Ca marche comme les clignotants pareil... Mais c'est la gueule (photo 23). Quand il est comme ça au petit galop touquetouc, touquetouc, avec sa lance bien droite et au dernier moment il abaisse la tête, pouf il touche c'est bien, s'il touche pas c'est pas grave. Et il joue tout là-dessus, parce qu'il dit à l'époque jamais les chevaliers ne se seraient abaissés à faire les jeux d'adresse, les jeux d'adresse c'est pour entraîner les écuyers quoi, qu'ils sachent au moins monter à cheval, couper un cordage de tente quand on passe dans un campement ennemi, tuer un sanglier ou aller taper dans un adversaire... Le chevalier il sait, il sait parce qu'il est chevalier... (...) Maintenant c'est la gueule point. Et à la limite je n'abaisse pas ma lance... t'es là c'est bien, j'y vais... que l'autre il prenne un peu de valeur... mais du coup j'en ai encore plus... parce que je ne suis pas tombé de cheval et que je n'ai même pas essayer de le faire tomber... parce qu'il en vaut pas la peine tu vois... (...) Parce que quand il est dans le machin il est Frédéric de Bonnefortune de Liège point (...) C'est un personnage Fred en Belgique (...) Il est à l'origine de la joute d'affrontement en lourd comme ça. La joute avant Fred c'était du spectacle de cinéma ». Que conclure ? L'usage du patrimoine pose la question de l'authenticité des actions entreprises ; c'est autrement dit celle de l'illisibilité des intentions de ceux chargés de dire la nature véritable des êtres, des choses et des mentalités (Boltanski et Chiapello, 1999, *op. cit.*, p. 544). De fait, la question de la patrimonialisation est souvent traitée par les chercheurs avec des termes forts : manipulation, cynisme, simulacre, stratégie de conquête, aménagement des mémoires, crise de la conscience historique, etc. (voir par exemple Joly et Compère-Morel, 1998). Mais peut-être ce regard critique s'explique-t-il par l'oubli de la possibilité d'une pluralité d'approches sur un même territoire ? En se focalisant sur les établissements culturels, les spécialistes du développement culturel ne peuvent rendre compte d'autres manières de faire l'authenticité, d'être authentique.

photo 22 - Une autre forme d'authenticité, ressusciter une mentalité... (Boulogne-sur-mer, 62)



photo 23 - ...L'âme chevaleresque, Frédéric de Bonnefortune, à l'écu rouge.



## **La logique de projet :**

(1) **L'association** : les bénévoles de l'association évaluent en permanence, personnellement et collectivement la faisabilité d'objectifs limités, précis et à relativement court terme. Si les cadres de cette évaluation sont variés, ils relèvent toujours d'une même question (Puis-je le faire ? Pouvons-nous le faire ?), et de la même réponse (J'avancerai, nous avancerons à mon, à notre rythme, selon mes, selon nos moyens). Etudier la notion de projet à partir de la manière d'être des membres de CCB, c'est donc examiner la tension qui existe entre rythmes de progression personnel/collectif et demandes/ressources que leur signale leur environnement (photo 24, photo 25, photo 26, photo 27, photo 28). Le thème de la gestion du temps disponible est sans doute le plus important à propos de cette question du rythme de progression, et des critères objectifs pour l'évaluer. La valeur de l'engagement est surtout mesurée par chacun en terme de temps mobilisé par l'exercice de la passion commune (phénomène que l'on retrouve souvent et de longue date dans les études sur les passionnés bénévoles, voir par exemple Stebbins, 1979). La participation aux manifestations est en effet une question épineuse ; il s'agit de les planifier bien à l'avance, pour préparer l'entourage proche à la perspective de cette absence, pour pouvoir aussi organiser ses demandes de disponibilité en fonction des dates et du budget annuel des congés payés alloué par l'employeur. « *Après y'a une limite : c'est du temps. Et le temps... Tu vois aujourd'hui c'est l'anniversaire de ma gamine... Tu vois je consacre... Je sais que la matinée je vais la consacrer à ça !... [le marché de l'histoire, NDA] Je vais peut-être déborder un peu, et puis après je vais rentrer, on va fêter l'anniversaire de ma gamine. (...) J'ai la permission de mon épouse, de ma famille en générale. Je fais le marché de Pontoise et demain je serai avec eux et c'est tout, quoi.* » (Alex). C'est là un point intéressant, car l'on pourrait supposer que pour ces bénévoles, c'est le coût financier qui est premier dans cette mesure de la vigueur de l'engagement. Malgré la politique de la « customisation » (cf. *infra*), malgré le faible coût de l'inscription annuelle, l'investissement financier pour assouvir la passion de l'histoire vivante n'est en effet pas négligeable (« *Putain, c'est cher ! C'est cher !* » nous dit Alex, l'un des membres de CCB bénéficiant pourtant d'une aisance financière, à propos des objets vendus sur le marché de l'Histoire).

photo 24 - Les CCB ont commencé par de l'animation de rue.



photo 25 - Peu à peu, le médiéval s'est imposé comme période référence (Boulogne-sur-mer, 62, en 1998)



photo 26 - 9 ans après sa création, l'asso s'oriente vers la reconstitution histo (Franchimont, Belgique, en 2005).



photo 27 - La pratique culturelle a évolué,... (Folleville, 80, en 2007)

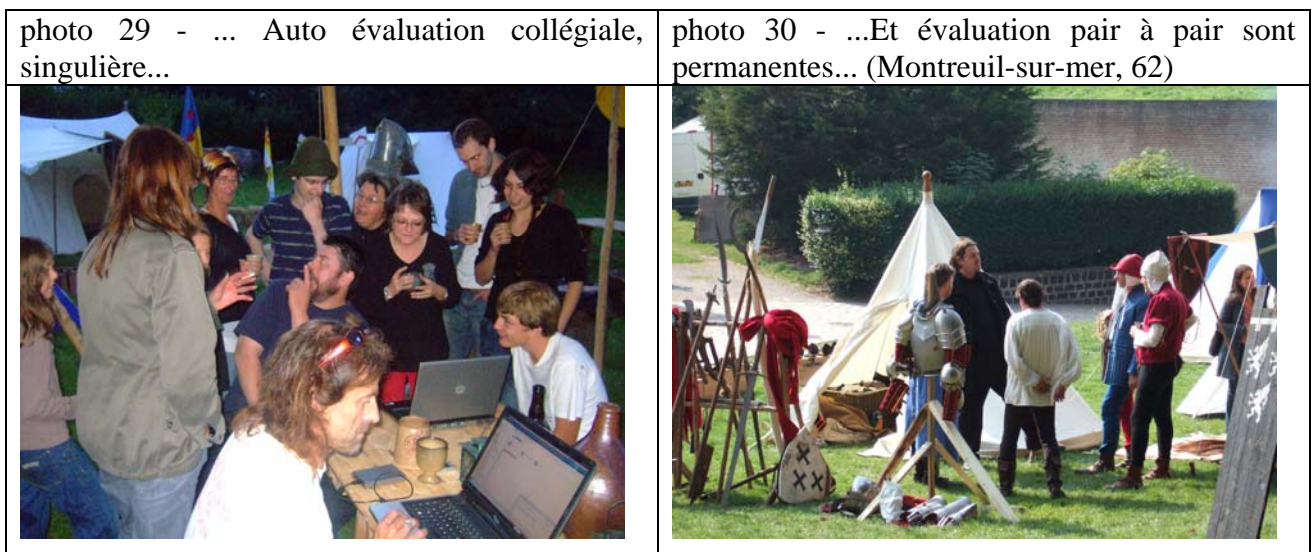


photo 28 - ... Le sens de 'Ca le fait' aussi...  
(Picquigny, 80, 2008)



(2) **L'association dans son territoire** : l'organisation en réseau caractérisant CCB (cf. *infra*) ne pourrait sans doute tenir sans la prégnance de l'évaluation. Dans le schéma vertical (commanditaire / prestataire), celle-ci s'exprime par exemple quand les maîtres d'ouvrage/d'oeuvre n'invitent pas l'année suivante une association parce qu'elle ne répond pas aux exigences d'un spectacle historique ouvert au public (non-conformité des armures portées (« carton-pâte »), non respect de l'époque thématifiée, absentéisme lors des simulations de batailles, lames non émoussées, comportements désinvoltes ou agressifs). Dans le schéma horizontal (de pairs à pairs), sur les campements, les évaluations sont incessantes (photo 29) : « *C'est plus facile en tout cas dans des rassemblements de voir ce que les autres y font, si visuellement ça le fait... Parce que bon quelques fois tu vas piocher dans un Larousse ou sur Internet un truc, tu fais le machin qui te semble au top du top, et puis finalement ça le fait pas, ça... parce que la coupe elle est pas nickel... Bon après il y a plein de détails... même des objets là on se disait : dans la tente là-bas ils ont un super chandelier. Le chandelier ça y est il est visualisé... le jour où on a le temps, on a les moyens, on va s'en fabriquer un.* » (Christophe). Ces moments de rassemblement peuvent déclencher des décisions personnelles qui ont des effets sur l'évolution des troupes : des passionnés peuvent passer d'une association à une autre, parce qu'ils estiment qu'il est temps de franchir un pallier. Par exemple, la « Compagnie Saint-Martin » a été créée par des anciens membres de CCB : ils estimaient que celle-ci n'était pas assez rigoureuse dans l'historicité des costumes du XIIIème-XIVème siècle. Le fondateur de la compagnie a soutenu une thèse en histoire médiévale sur ce sujet. Il vient de temps en temps « chez les chevaliers de Boulogne » pour discuter de la texture souhaitable d'un gambison, ou de la forme d'un bouton (photo 30). Des membres de CCB sont sensibles à une telle expertise, puisqu'ils ont annoncé leur intégration à venir au sein de la compagnie Saint-Martin. Mais d'autres restent

circonspects, en signalant que l'association ne bénéficie pas de l'aisance financière de l'autre, et que la convivialité qui règne sur son campement ne se retrouve pas ailleurs. Ces deux associations, bien qu'agissant dans les mêmes registres et territoire, bien que liées par des histoires familiales, se distinguent donc l'une de l'autre au nom de ce qui « est moyen-âgeux ». Ceci ne signifie pas que l'une souhaite la disparition de l'autre : c'est une compétition saine, qui tire vers le haut (CCB est fière que le fondateur de la compagnie Saint-Martin se fournisse en flèches auprès de Jean-Marc – le facturier arcs et flèches de CCB, que des membres de l'association puissent intégrer cette troupe considérée comme d'excellence).



**(3) L'association dans son écosystème :** Christophe, le capitaine de CCB, est l'acteur du terrain que nous rencontrons le plus souvent (photo 31). C'est celui par lequel nous avons pu commencer notre enquête ethnographique. Ou plutôt, c'est par Tancrede que tout a commencé, nous lui avons écrit un mail pour lui demander si nous pouvions suivre l'association y compris dans les coulisses des fêtes médiévales. Christophe incarne « Tancrede de Houlefort » (photo 32), un personnage imaginaire bien qu'un Tancrede ait réellement fait partie de l'entourage de Godefroy de Bouillon, bien que la commune d'Houlefort existe vraiment et ait eu au XIVème siècle une seigneurie. Christophe et Tancrede évoluent ensemble, au sens où le rythme de progression, les capacités physiques, la place dans l'organisation de l'un, influencent l'évolution de la personnalité de l'autre : *« Non il est pas né comme ça, parce que d'abord il est pas né capitaine Tancrede. Il a d'abord été combattant des Chevaliers de Boulogne pendant un an, avant d'être sergent, avant d'être capitaine. Mais ça a été quand même assez vite la progression dans l'asso elle a été rapide quand même... Mais l'aspect combattant il est le même depuis le départ. A la limite il est moindre maintenant. A la limite je combats moins, je combats moins de façon bourin que ce qu'on faisait à l'origine de l'asso, où on faisait des trucs de fous, où on se jetait dans une table pour que la table elle casse, on*

*jetait la table sur la tronche du mec qui était en face avec la vaisselle qu'il y avait dessus* » (Christophe). Cette évolution fait partie d'un projet au long cours que s'est donné Christophe : passer du combattant « bourin » au chevalier adoubé (c'est fait), de l'homme à pied à l'homme à cheval (c'est fait), du costume de templier peu abouti au costume sophistiqué de notable (c'est à faire), du cavalier solitaire à CCB au compétiteur régulier de la « European Jougue League » (c'est à faire). Pour y parvenir, Christophe met en place des objectifs intermédiaires ; par exemple trouver le moyen de s'entraîner régulièrement avec Hailé, son cheval. Sa réflexion sur les modalités pratiques pour y parvenir déborde facilement les cadres du monde de l'histoire vivante, puisqu'il y inclut souvent ce que lui permet son emploi principal : « *Je l'avais dans l'idée mais je n'avais ni les moyens, ni l'occasion de le concrétiser. Et puis il y a deux ans on m'a donné un cheval. Bon bah voilà je me suis mis à faire de l'équitation avec l'objectif de faire des joutes. Donc motivé etc... la possibilité de monter tous les jours. Et dans le cadre de mon travail, je travaille avec des jeunes et des chevaux aussi. Donc en fait je fais travailler les jeunes sur des jeux d'adresse médiévaux par exemple. Moi ça me donne aussi l'occasion de m'entraîner sur mon temps de travail* ». Pour sentir qu'il progresse, qu'il est meilleur dans l'incarnation du personnage Tancrede, Christophe entrelace en quelque sorte une intuition, un ressenti (« *Si ! tu te le fabriques mais de façon naturelle au fur et à mesure des manifestations et des représentations... bah oui je suis plutôt le chevalier blanc plutôt que le chevalier noir... mais j'ai pas fabriqué le personnage parce que c'est plus moi en étant chevalier blanc que chevalier noir voilà c'est tout* ») et une conscientisation (par exemple en se lançant régulièrement de nouveaux défis) : « *En fait 2002-2003 je m'étais lancé comme défi de faire des pas d'armes. Faire des combats réels de compétition à l'épée. Donc je suis allé pas mal faire des tournois en Belgique.* » Il parvient ainsi à concilier « naturellement » authenticité – ce qu'il est réellement (cf. *infra*) et virtualité – donner figure à ce qui émane de lui, là où ces deux notions sont d'habitude envisagées comme difficiles à articuler (voir par exemple Berthier, 2004).



## CONCLUSION :

Le groupe de bénévoles d'Histoire vivante « Association des chevaliers du comté de Boulogne » n'est pas « figurable » pour les statisticiens et les communicants du développement ; leurs manières d'être, de se lier aux objets et aux personnes, leurs façons d'organiser des projets relevant d'une vision du long terme, ne correspondent pas aux indicateurs de ces experts. Pourtant, la disposition d'esprit de ce collectif, sa traduction en actes, l'observation de leurs résultats, montrent son caractère profondément innovant. Ils ont une pratique culturelle particulièrement exigeante en terme d'investissement financier mais trouvent une alternative efficace au système marchand ; ils parviennent à évoluer rapidement de la culture du loisir à la culture scientifique et technique ; ils créent avec le public une relation privilégiée par laquelle des savoirs pointus s'échangent et une mémoire collective s'établit, ils organisent leur local comme un parlement des êtres et des choses qui réconcilie nature et culture, matérialisme et spiritualité, expertise et démocratie ; ils habitent un personnage tout en restant authentique ; ils sont à la fois rigoureux et ouverts d'esprit. Ils sont d'autant plus intéressants que leur capacité d'innovation s'ancre dans une quête du passé, c'est donc un travail sur le passé pour comprendre le présent, envisager l'avenir, à l'image de ce que le médiéviste Jacques Le Goff, a pu dire sur les ressorts de sa vocation : « *Je compris plus tard que je transposais ainsi mes émotions (mes problèmes, inconsciemment) du présent dans le passé. Le Moyen-Âge ne m'a retenu que parce qu'il avait le pouvoir quasi magique de me dépayser, de m'arracher aux troubles et aux médiocrités du présent et en même temps de me le rendre plus*

*brûlant et plus clair.* » (Le Goff, 2003, p. 13). « *Développement culturel et développement durable : quelles relations entretiennent ces deux notions qui ont en commun leur succès médiatique et leur commode indéfinition ? Pour quels enjeux réels ? Sous quelles formes plus spécifiques ? S'agit-il de l'association de deux gadgets ou de l'invention de nouvelles façons de penser le politique ?* » : aux questions posées par les organisateurs de ce colloque, nous répondons qu'il est erroné intellectuellement et dangereux politiquement de considérer DC et DD comme deux effets de mode, indolores et dont il serait de bon ton de se gausser. Ce sont en l'état des politiques qui produisent de la domination, il est donc nécessaire de comprendre leurs mécanismes, de décrire autrement dit la traduction de l'idée de « développement » dans des dispositifs et des discours, montrer l'inauthenticité de ces « stratégies secondaires » (Boltanski et Chiapello, 1999, *op. cit.*), facteur discréditant qui finit par remonter jusqu'à la source et l'affecter. Notre enquête dans le milieu de l'histoire vivante montre qu'une variété de pratiques culturelles coexiste, et qu'elles se développent à leur rythme. Pour autant, la tentation du conformisme s'y manifeste déjà, par exemple dans l'apparition de plus en plus fréquente de « tentes musées » sur les campements (photo 33). Les formats de la consécration culturelle sont un enjeu stratégique ; les passionnés d'histoire vivante doivent sans cesse se réaffirmer face aux experts en reconstitution historique. Il s'agit par conséquent de porter la parole de ceux sur qui s'appliquent les politiques de développement, à ceux qui les administrent, dans la mesure où ce qu'ils vivent relèvent d'une souffrance, d'une sourde inquiétude, ne pouvant être réduite au refus du changement par manque d'intelligence : « *Un niveau élevé de technologie et de rationalisme bureaucratique ne va pas forcément de pair avec un niveau équivalent d'intelligence individuelle ou d'intelligence sociale. Le second ne s'ensuit pas logiquement du premier. Le rationalisme social, technologique ou bureaucratique ne décuple pas chez l'individu la volonté ni la faculté de raisonner. Au contraire, il semble qu'il les ébranle. Ils apparaissent bien souvent comme un instrument de tyrannie et de manipulation, comme un moyen de saboter les chances de la raison et la faculté même d'agir en homme libre. La rationalisation toujours accrue de la société, la contraction entre rationalité et raison, la fin de la coïncidence qu'on prêtait au couple raison-liberté, voilà ce qui se cache derrière l'apparition de cet homme rationnel sans raison, toujours plus autorationnalisé et toujours plus inquiet.* » (Wright Mills, 2006, *op. cit.*, p. 173) Les planificateurs du développement martèlent qu'il faut se soucier par exemple de préserver la biodiversité ; le rôle du chercheur en sciences sociales est de leur faire valoir qu'il est aussi urgent de ne pas contraindre la diversité humaine.

photo 33 - La tente musée, synthèse pertinente, ou manifestation d'un conformisme (Folleville, 80, en 2008).



#### Références bibliographiques :

- AGUITON C. et CARDON D. (2005), « Le Forum et le Réseau. Une analyse des modes de gouvernement des forums sociaux », communication pour le colloque *Cultures et pratiques participatives : une perspective comparative*, AFSP/LAIOS, Paris, 20-21 janvier 2005.
- ARMATTE M. ET DAHAN A. (2004), « Modèles et modélisations (1950-2000) : nouvelles pratiques, nouveaux enjeux », *Revue d'Histoire des Sciences*, 57/2, pp. 245-305.
- BEAUD S. et WEBER F. (2003), *Guide de l'enquête de terrain. Produire et analyser des données ethnographiques*, Paris, La Découverte.
- BERA M. et LAMY Y. (2003), *Sociologie de la culture*, Paris, Armand Colin.
- BERTHIER D. (2004), *Méditations sur le réel et le virtuel*, Paris, L'Harmattan.
- BLONDIAUX L., MARCOU G. et RANGEON F. (Eds) (1999), *La démocratie locale. Représentation, Participation et Espace Public*, Paris, PUF.
- BOLTANSKI L. et CHIAPELLO E. (1999), *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard.
- BRETON P. (1992), *L'utopie de la communication*, Paris, La Découverte.
- CALLON M. (1986), « Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », *L'année sociologique*, 36, pp. 169-208.
- CASTEL R. (1981), *La gestion des risques. De l'anti-psychiatrie à l'après-psychanalyse*, Paris, Minuit, pp. 175-176.
- CHANTEPIE P. (2007), « Conclusion / Perspectives », in Eidelman, Roustan et Goldstein, *La place*

- des publics. De l'usage des études et recherches par les musées*, Paris, La documentation Française, pp. 285-287.
- CHAUMIER S. (2007), « Le public, acteur de la production d'exposition ? Un modèle écartelé entre enthousiasme et réticences », in Eidelman, Roustan et Goldstein, *La place des publics. De l'usage des études et recherches par les musées*, Paris, La documentation Française, pp. 241-250.
- DAHAN A. (Ed.) (2007), *Les modèles du futur. Changement climatique et scénarios économiques : enjeux politiques et économiques*. Paris, La Découverte.
- DESCOLA P. (2005), *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.
- DEPS (2007), « Statistiques de la culture. Chiffres clés 2007 », Paris, *Département des Etudes, de la Prospective et des Statistiques*, Ministère de la Culture et de la Communication, 221 pages.
- DESROSIERES A. (1993), *La politique des grands nombres. Histoire de la raison statistique*, Paris, La Découverte.
- FEENBERG A. (2004), *(Re)penser la technique. Vers une technologie démocratique*, Paris, La Découverte/M.A.U.S.S.
- FOUCAULT M. (1972), *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard.
- GERSHENFELD N. (2005), *Fab. The coming Revolution on Your Desktop - From Personal Computers to Personal Fabrication*, Cambridge, Basic Books.
- GILBERT F. (2006), *Légionnaires et auxiliaires sous le haut-empire romain*, Paris, Errance.
- GRAZ J.C. (2004), *La gouvernance de la mondialisation*, Paris, La Découverte.
- HERPIN N. et VERGER D. (2000), *La consommation des Français*, Paris, La Découverte.
- IFEN (2007), « Les pratiques environnementales des Français en 2005 », Paris, *Institut Français de l'Environnement*, 69 pages.
- JADE M. (2006), *Patrimoine immatériel. Perspectives d'interprétation du concept de patrimoine*, Paris, L'Harmattan.
- JOLIVET M. (2001), *Le développement durable. De l'utopie au concept*, Amsterdam, Elsevier.
- JOLY M.-H. et COMPERE-MOREL T. (Eds) (1998), *Des musées d'histoire pour l'avenir*, Paris, Noësis.
- LATOUR B. (1999), *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, La Découverte.
- LECUYER B. (1987), « Médecins et observateurs sociaux : les *Annales d'hygiène publique et de médecine légale* (1820-1850) », in INSEE (Eds.), *Pour une histoire de la statistique*, tome 1 : *Contributions* [1977], Paris, Éditions Economica - INSEE, pp. 445-476.
- Le GOFF J. (2003), *A la recherche du Moyen-Âge*, Paris, Louis Audibert.
- MALINOWSKI B. (1989), *Les Argonautes du Pacifique occidental* [1922], Paris, Gallimard.
- MICOUD A. (1991) (Ed.), *Des hauts lieux ; la construction sociale de l'exemplarité*, Paris, Editions

du CNRS.

PARIS A. et PARIS E. (2008), « Analyse des scénarisations micro-sociales à l'ère du développement durable. Pratiques environnementales des Français, storytelling et travail biographique », Paris, *Centre Alexandre Koyré*, ms, multigr., 22 pages.

POIRRIER P. (2002), *Les politiques culturelles en France*, Paris, La documentation Française.

SALMON C. (2007), *Storytelling. La machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, Paris, La Découverte.

SIMONDON G. (1989), *Un mode d'existence des objets techniques* [1958], Paris, Aubier.

SMOUTS M.-C. (2001), *Forêts tropicales, jungle internationale. Les revers d'une écopolitique mondiale*, Paris, Presses de Science-Po.

STEBBINS R. A. (1979), *Amateurs : On the Margin Between Work and Leisure*, Beverley Hills, Sage Publications.

Von HIPPEL E. (2006), *Democratizing Innovation*, Boston, MIT Press.

WRIGHT MILLS C (2006), *L'imagination sociologique* [1959], Paris, La Découverte.